

A PROPOS DE...

L'histoire

CHESNEAUX Jean, *Du passé faisons table rase ? A propos de l'histoire et des historiens*, coll. « Petite collection Maspero », Paris, Maspero, 1976.

Il n'est pas si fréquent qu'un historien « mange le morceau » ; saluons donc celui-ci qui du cœur du « saint des saints » académique ose poser cette question sur laquelle tant d'historiens s'interrogent ou feignent de s'interroger en ce siècle dont d'aucun souhaiteraient évacuer l'histoire.

Qui peut honnêtement s'indigner, pour peu qu'il ait réfléchi à la notion d'histoire, si les propos rassemblés dans ce petit essai frisent fréquemment le pamphlet ? Où se trouve le scandale, chez celui qui dénonce les errements ou chez celui qui s'y laisse entraîner ?

En moins de deux cents pages, sans se laisser dominer par les langages spécifiques du « territoire de l'historien », l'auteur met successivement le doigt, d'une manière claire et précise, sur les points clés de l'histoire comme science et sur les enseignements de l'histoire comme pratique.

D'entrée de jeu, nous connaissons la couleur, il s'agit d'un livre militant parce qu'il n'est pas possible de ne pas s'engager en histoire. Spécialiste de l'histoire de l'Orient, éclairé par de nombreux voyages et contacts à travers le monde, ex-membre du Parti communiste français, initié aux « jeux mandarinaux » de l'histoire académique, l'auteur se donne comme un relais individuel du rapport actif, et collectif, de la perception du passé et de son utilité pour le présent.

Comme science, l'histoire n'est pas innocente, elle s'inscrit nécessairement dans la pratique qu'elle prétend décrire et où elle peut jouer un double rôle : éclairer ou oblitérer la conscience sociale aux divers échelons où elle pourrait se manifester. Quoique l'histoire soit le domaine de tous, les historiens s'en attribuent le monopole. Il dénonce leur *intellectualisme*, leur *objectivisme apolitique*, leur *professionnalisme*, l'occultation de pans entiers du mouvement historique au bénéfice du pouvoir dominant : la commémoration du 8 mai par exemple. Par réaction les opposants du pouvoir proclament : « Du passé faisons table rase » ! Le recours au passé est cependant nécessaire. L'homme quelconque a aussi besoin pour se gouverner d'analyses historiques précises et probes que le navigateur de cartes marines exactes.

L'étude de l'histoire n'est donc pas une fin en soi. Elle est essentiellement utile au présent, ce que soulignent avec insistance Karl Marx et Mao Ze-dong. Les préoccupations des historiens de tous les temps attestent assez, — mais en a-t-on conscience ? —, que la réflexion historique est régressive et que le présent inspire les sujets d'études. Le discours historique ne doit pas se laisser emprisonner dans de fausses évidences : sources, travaux, diachronie, synchronie, périodisation, quantification doivent être pris dans un sens relatif comme contribution à la connaissance historique non comme fin en soi.

La sociologie du savoir historique révèle les structures hiérarchiques du pouvoir historique et les facilités de l'histoire-marchandise. L'école des *Annales*

est spécialement visée, peut-être parce qu'on y a mis trop d'espérances, mais ne faut-il pas composer parfois pour convaincre, spécialement si, comme il est souligné plus loin, l'évolution est davantage freinée dans les pays « développés » ? Pour critiquable qu'il soit, le discours historique ne s'inscrit-il pas aussi dans la pratique historique ?

Par référence à l'histoire universelle née avec le capitalisme on s'est employé à inscrire les sociétés précapitalistes, anciennes, dans des ensembles tels que les groupements politico-militaires, les systèmes culturels-religieux, les grands déplacements. Il ne faudrait pas pour autant évacuer les interiorités nationales tout en observant leur insertion dans le mouvement mondial de l'histoire. Celle-ci ne peut pas non plus être étrangère à l'histoire naturelle tout en répétant qu'il n'y a pas d'histoire sans les hommes, ... ni d'hommes sans support naturel.

L'analyse des phénomènes de longues durées permet d'atteindre l'histoire des masses, mais cette histoire « massive » risque de rester « passive » si elle est dépolitisée. Il y a lieu d'insister sur le caractère discontinu de la continuité, les ruptures, les moments « surdéterminés » (les cours et les recours), les progrès et les reculs, les décalages et les résurgences, sur l'importance de l'espace géographique avec ses influences contradictoires dans la durée, les variations des centres d'influence tant locale que mondiale, sur les problèmes de l'interdisciplinarité.

Tout ceci débouche sur une histoire en action, une histoire politique donc... mais ceci est une autre histoire, car il n'est pas possible d'« achever l'histoire ».

R. V. S.

VALENSI, L., RANGLES, W.G.L., CHRETIEN, J.-P., DUBY, G., et VEYNE, P., e.a., *Pour une histoire anthropologique*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, p. 1309-1380, Paris, Colin, 1974.

L'œcumène se révèle aujourd'hui à l'historien. Jadis préoccupé par une histoire limitée aux textes occidentaux et chrétiens, celui-ci abandonnait à l'ethnologie, non sans mépris, les rebuts de l'histoire : les sociétés primitives, les marginaux de toute espèce, les usages qualifiés en bloc de folklore. Si les moyens et les méthodes de l'histoire et de l'ethnologie ne sont pas encore interchangeables, les historiens et les ethnologues commencent sérieusement à se rapprocher et à se concerter autour du même objet de recherche : l'homme sous tous ses aspects, l'humanité dans toutes ses dimensions.

Pour l'historien économiste juif hongrois Karl Polanyi illuminé par l'ethnologie, l'économie est un *procès institué*. L'institution de ce procès ou développement se réduit à trois principes d'intégration :

- **réciprocité**, comme l'attestent les recherches de G. Duby sur les guerriers et les paysans du haut moyen âge dont les « générosités nécessaires » sous forme de circulation de biens et de services constituent une clé de la structure sociale ;
- **redistribution**, par laquelle les stocks constitués par collecte sont affectés à la rétribution des agents de l'ordre social et politique ;

— **économie de marché**, vouée au profit mesurable en prix symbolisés par la monnaie. Le profit modifie les conditions de production et vise à contrôler les formes d'échange. Les formes archaïques se réfèrent à divers types de marché :

- a) *marché local*, satisfaisant aux besoins élémentaires d'échange, lieu d'arbitrage des conflits et de conclusion des accords ;
- b) *port de traite*, associant économie non-marchande et économie marchande professionnelle, répondant aux besoins militaires et politiques de l'appareil statal.

La **monnaie** peut quant à elle signifier :

- moyen de paiement,
- étalon de valeur,
- instrument d'échange.

Chacun de ces domaines peut être lié à des produits, des objets, des espèces différents. La monnaie peut avoir une fonction politique, pas nécessairement marchande.

L'économie domestique ou *oïkos* homérique représente un système de production fondé sur l'autarcie où la production a pour but l'entretien de l'homme et non l'homme la production. La fonction sociale ici mise en vedette de l'économie restitue l'esprit même de la pensée de Karl Marx éclipsée après lui par l'*économisme* de ses épigones.

Toutes ces données sont illustrées par des exemples inspirés des sociétés bantoues dont les caractères présentent des analogies avec la société féodale occidentale dans le rôle protecteur du seigneur ; brésiliennes traversées par des courants millénaristes de contestation sociale ; incacique fondée sur la réciprocité à trois niveaux du lignage, de la chefferie locale, de l'empire où dons et contre-dons assurent l'équilibre de l'ensemble.

Georges Duby reconnaît des similitudes entre *trade* et *market* d'une part, *portus* et *mercatus* médiévaux, d'autre part. La réciprocité se fonde non seulement sur les biens matériels mais aussi sur l'assistance spirituelle et politique selon le schéma triparti **clerc, noble, vilain**.

La notion de famille carolingienne évoque l'idée d'une chefferie de village qui par structure englobante se serait étendue à l'univers connu. Structure ouverte par la guerre, source de profit, entrouverte seulement en temps de paix par la *traite* par l'entremise de ces « mauvais lieux » que sont les *portus*, tolérés et réglementés à cet effet.

Raffinant sur la notion d'économie, Paul Veyne souligne que le cumul de la richesse, du pouvoir, du prestige, de la politique, de la production est le propre de la noblesse. Tout change avec la spécialisation, c'est-à-dire la rationalisation des méthodes. N'ayant d'autre aspiration que la production, le capitaliste perturbe l'harmonie sociale. Quant à la notion de réciprocité, elle demande à être nuancée par la valeur accordée à la foi qu'on accorde à son efficacité.

Un bel avenir pour la compréhension des sociétés !

R.V.S.

FRIEDLANDER, Saul, *Histoire et psychanalyse, Essai sur les limites de la psychohistoire*, Paris, Le Seuil, 1975.

Dès que l'histoire sort du domaine purement factuel et descriptif pour découvrir les assises des événements et contribuer ainsi à les expliquer, elle doit derrière les apparences saisir les motivations profondes. La collaboration avec les psychologues est ici essentielle, *a fortiori* si l'on tente de découvrir les motivations inconscientes des comportements conscients.

Dépassant la description des faits psychologiques, l'auteur tente une interprétation théorique des phénomènes psychologiques. Il oppose au « bon sens » une approche rigoureuse, rationnelle et critique de nature à éliminer les oppositions de nombres d'historiens installés. L'explication systématique ne doit pas exclure la démarche intuitive évidemment, elle doit l'encadrer. L'historien devra notamment réexaminer la théorie psychanalytique à la lumière du matériel historique.

Dans le chapitre consacré au « Cadre théorique » sont définies les conditions de la psychohistoire basée sur la psychanalyse tant individuelle que sociale. Elles concernent non seulement les personnages historiques mais également les historiens. Le deuxième chapitre s'interroge sur la possibilité de la biographie psychanalytique. Celle-ci ne retombe pas dans le travers de l'histoire des grands hommes car il est impossible de traiter d'un personnage sans relation avec son environnement social. Les figures de Luther, de Lénine, de Hitler sont ici typiques, de même que celle de Wilson. La typologie psychohistorique doit être manipulée avec précaution. L'étude des phénomènes collectifs qui clôtüre ce volume est menée à travers l'hypothèse des groupes homogènes et des groupes hétérogènes. On attendra avec intérêt le volume annoncé sur la manière dont les groupes interprètent leur passé et les conséquences qui en découlent.

L'auteur conclut en soulignant les réserves et les espérances que suscite cette nouvelle approche. Certes elle peut apporter énormément à l'explication du passé donc à sa compréhension, mais le point délicat reste la validation de l'explication. La démarche implique une grande rigueur. Elle contribue à élargir l'enquête historique qui ne peut être trop vaste si l'on désire dresser cette carte précise du passé qui doit aider les hommes à construire leur avenir.

Saluons au passage l'abondance de la bibliographie, surtout anglo-saxonne plus préoccupée de cette matière.

R.V.S.